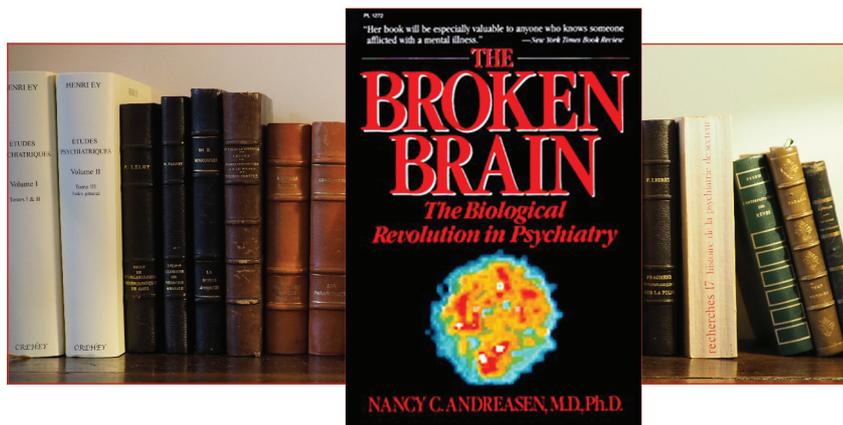


Bibliothèque du psychiatre



■ Nancy C. Andreasen
The broken brain, The biological revolution in psychiatry
 New York : Harper & Row, 1984

Nancy C. Andreasen, psychiatre américaine, a réalisé de nombreuses recherches dans le domaine des neurosciences. Elle a fait partie de la *task force*, équipe à l'origine de la troisième édition du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM-III) en 1980. *The broken brain* est un ouvrage qu'il faut contextualiser. Il a été édité en 1984, alors que le DSM-III est un bestseller dans la société américaine, considéré comme un outil aux caractéristiques innovatrices. Par la suite, l'auteure a analysé et critiqué les conséquences de la publication de ce manuel ainsi que le mauvais usage qu'il a en a été fait.

Une inquiétante étrangeté

The broken brain démarre dès sa préface sur la question du corps et

Rubrique coordonnée
 par Eduardo Mahieu

comment les changements physiologiques ou pathologiques peuvent être subis par l'individu. L'auteure partage l'expérience personnelle d'un vécu corporel bouleversant. Une sensation d'inquiétante étrangeté qui laisse place à une tentative pour cerner ce qui ne peut être saisi. C'est dans la recherche de connaissances médicales qu'Andreasen tente de trouver une réponse. Elle décrit alors cette démarche comme essentielle car elle a par la suite orienté ses études vers la médecine. L'évocation de ce bref épisode personnel lui permet de contextualiser son projet d'écriture. Elle propose alors de rapprocher les connaissances sur la maladie mentale au grand public. Le processus d'écriture entrepris à partir d'un vécu personnel rend compte de sa sensibilité.

Le texte comporte dix chapitres. Nous distinguons dans sa construction, à notre sens, trois parties. L'une centrée sur l'histoire de la psychiatrie américaine. La deuxième dédiée à l'actualité de l'époque en ce qui concerne l'approche des troubles mentaux, leurs diagnostics et leurs traitements. Puis en dernière partie une ouverture est proposée.

Entre psychanalyse et comportementalisme

Dans un premier temps, Andreasen revient sur la question de l'approche de la maladie mentale au cours de l'histoire. L'accent est alors mis sur la stigmatisation des patients ainsi que sur les méthodes violentes et contraignantes qui étaient utilisées pour apaiser les patients. Puis, à travers un cas clinique d'actualité, judicieusement choisi, elle illustre les méandres dans lesquels se trouvent les patients et comment des chaînes, cette fois-ci symboliques, sont toujours présentes. Le lecteur ne découvre pas une vignette clinique à proprement parler. Il est confronté à l'histoire de Bill. Le récit de vie d'une personne dans la société américaine des années 80. L'auteure arrive avec une grande adresse à glisser, dans le texte, des éléments propres à une anamnèse psychiatrique. Ce qui interpelle alors le lecteur c'est la série de ratés qui mènent le patient vers une fin tragique. Par ailleurs, le choix d'un patient médecin nous semble loin d'être anodin. Cela renforce la démarche de l'auteure contre les préjugés. Ce chapitre permet ainsi de préciser l'un des buts du livre. À travers la connaissance, accéder à une meilleure compréhension de la maladie mentale et donc tenter de faire tomber les appréhensions.

Le chapitre qui suit commence par la description caricaturale des psychiatres aux États-Unis. Andreasen propose alors de donner quelques éléments afin de comprendre l'origine de ces stéréotypes. Elle s'appuie sur l'histoire de la psychiatrie américaine. Trois volets sont alors proposés. Elle décrit tout d'abord la visite de Freud à Boston en 1910 et le succès que ses idées ont eu auprès de la communauté médicale américaine. Puis elle aborde les travaux de Kraepelin qui commence à développer, à la fin du XIX^e siècle, un modèle médical pour

décrire les pathologies mentales. Son influence sur la psychiatrie américaine n'est pas évidente au début du xx^e siècle. Finalement, elle évoque l'approche comportementaliste fondée par John B. Watson à Baltimore en 1913. Afin d'illustrer au mieux l'approche psychanalytique et comportementaliste, l'auteure entreprend une démarche dans laquelle elle compare deux cas de phobie infantile : le petit Hans, décrit par Freud, et le petit Albert, décrit par Watson. Elle précise qu'il a existé une prédominance de ces deux courants jusqu'aux années 80. D'une certaine manière, le modèle médical serait resté en suspens dû au manque d'adeptes pour ensuite prendre l'avant de la scène psychiatrique aux États-Unis.

Le troisième chapitre est intimement lié au précédent. Les trois courants sont repris pour pouvoir en décrire leurs spécificités tout en les comparant entre eux. Un tableau schématique annonce les éléments qui vont être abordés pour chacune des approches : l'objet d'étude, les causes des symptômes, la méthode diagnostique, le type de maladie traitée et la méthode de traitement. Andreasen est précautionneuse et avertit le lecteur qu'un résumé ne peut être fait sans simplifier les concepts. Ce qui nous semble délicat dans cette partie de l'ouvrage est qu'il n'y ait pas encore eu de descriptions des troubles mentaux. Cela est fait dans le chapitre qui suit. L'auteure rappelle les débuts de Freud en tant que neurologue et comment son objet d'étude a changé dans son parcours de chercheur. Une série de termes psychanalytiques sont brièvement décrits. Malgré une approche critique, elle insiste sur le fait que plusieurs de ses apports sont toujours d'actualité. Puis vient le tour de la théorie comportementaliste. Des points forts sont évoqués comme le fait que certaines pathologies puissent bénéficier de cette approche mais ses limites sont également prononcées. Le chapitre se termine par le modèle biologique.

Elle évoque alors le fonctionnement du département universitaire dirigé par Kraepelin. Un lieu où des scientifiques de différentes disciplines se côtoyaient, collaboraient pour faire avancer la recherche vers une meilleure compréhension du cerveau. Cette caractéristique montre en quoi ce modèle est proche des recherches en neurosciences. Ces chapitres ont la vertu d'évoquer des aspects historiques et de donner diverses références dans un livre tout public. Cependant, on regrette le manque de dates, de bibliographie et d'éléments précis.

Les néo-kraepelinien

La suite du livre se veut descriptive des avancées du modèle biologique dans l'approche des maladies mentales. Dans cette deuxième partie de l'ouvrage, on distingue deux types de chapitres. Il y a d'une part des chapitres en lien avec les sciences médicales et ses diverses disciplines. C'est ainsi qu'un volet est consacré à la description des maladies mentales. Andreasen évoque la difficulté de trouver une définition qui puisse englober toutes les maladies mentales. Elle souligne alors que la recherche de cette réponse se rapproche plus d'une démarche philosophique. À l'inverse, des descriptions de troubles spécifiques peuvent être faites. À travers des récits de vie comme celui de Bill en début d'ouvrage, divers troubles vont être évoqués. La richesse de ce chapitre réside dans les cas cliniques qui accompagnent les descriptions théoriques de signes et de symptômes.

Puis un parcours est alors proposé pour comprendre la constitution structurale du cerveau. Pour le lecteur non familiarisé avec les terminologies médicales, ces paragraphes peuvent sembler un peu lourds. Mais un glossaire à la fin du livre peut être consulté. Ainsi les principales structures cérébrales sont décrites une par une, du

macroscopique au microscopique. Les schémas illustratifs semblent issus des manuels d'anatomie et d'histologie. L'aspect physiologique n'est pas laissé de côté puisque des circuits de neurotransmetteurs sont décrits et une description physiopathologique est faite des troubles précédemment décrits. Un chapitre est également dédié à l'imagerie cérébrale.

Par ailleurs, cette partie comporte également des chapitres qui ne sont pas d'actualité mais qui constituent un matériel riche d'un point de vue historique. Le chapitre 6 repose sur la question du diagnostic. Il nous semble intéressant de constater ici un élément du style d'écriture d'Andreasen. Lorsqu'elle évoque des personnes non précises, par exemple un médecin ou un patient, au lieu de les désigner au masculin, elle les féminise. Cet aspect nous semble être d'avant-garde. Pour revenir au texte proprement dit, l'auteur se concentre sur le diagnostic des maladies mentales et sur son histoire. Un bref parcours est réalisé depuis l'ancienne Égypte en passant par le Moyen Âge jusqu'à la Renaissance. Par la suite, vient le tour de grandes figures du xix^e siècle. Dans ce chapitre, l'auteure va évoquer les noms de psychiatres européens reconnus en Italie, en France dans le Royaume-Uni et en Allemagne. On trouve par exemple une reproduction du tableau illustrant Pinel libérant les aliénés. La richesse des descriptions sémiologiques de ces représentants de la psychiatrie européenne est mise en avant sans pour autant en donner plus de détails, ce qui nous semble dommage. Par ailleurs, elle évoque le travail de Kraepelin qui réalise une nosographie des maladies mentales. Puis la question du diagnostic aux États-Unis est abordée. Après une présence prédominante de la psychanalyse et du comportementalisme, Andreasen décrit l'ère néo-kraepelinienne. Ainsi un retour vers le modèle biologique est opéré pendant les années 50 et 60. Elle

justifie ce tournant par le développement des neurosciences et de la psychopharmacologie. Mais elle évoque également un manque d'unité dans les discours des psychiatres américains. Cela produit un décalage entre les États-Unis et les autres pays en matière de descriptions cliniques. Suite à cette constatation, une réflexion sur les critères diagnostiques commence à se mettre en place. En 1974, l'Association américaine de psychiatrie regroupe une équipe de travail afin d'étudier la question de plus près. Cela donne lieu à la publication du DSM-III en 1980. Un ouvrage nettement influencé par la nosographie kraepelinienne où l'on retrouve la description de 100 troubles. L'auteur présente alors les innovations de ce manuel. Cependant, quatre années après sa parution, elle en évoque également les limites. On pourrait alors penser que quelque chose de ce qui viendrait par la suite est déjà pressenti.

Puis, un chapitre est dédié au traitement. Il est construit en deux parties. Un premier volet est consacré à la découverte des molécules utilisées en psychiatrie. Le lecteur apprend ainsi que ces molécules ont été découvertes par hasard alors que la recherche était centrée sur des anesthésiques, des traitements pour la tuberculose ou des substituts de sel pour l'hypertension. À nouveau, divers noms de cher-

cheurs européens sont mis en avant. Enfin, l'auteur reprend les troubles psychiatriques décrits précédemment pour en évoquer leurs traitements. Étant donné que la psychopharmacologie a énormément évolué depuis 1984, ce chapitre ne peut être tenu pour actuel mais il conserve un intérêt historique. Il témoigne du traitement pharmacologique à une époque donnée.

« Quo vadis ? »

Dans la dernière partie, l'auteure anticipe, d'une certaine manière, les questions qui peuvent émerger chez le lecteur. On trouve quelques interrogations classiques en psychiatrie. Cette démarche est de qualité ; cependant certaines réponses nous semblent inadéquates ou possèdent une argumentation faible. C'est le cas par exemple du paragraphe dédié à la psychothérapie. Des sujets comme la responsabilité légale et le déterminisme génétique sont abordés et le thème de la stigmatisation des patients psychiatriques prend une place importante.

Cet ouvrage propose une articulation simplifiée entre la clinique psychiatrique et la théorie neuroscientifique des années 1980. Ainsi, Andreasen avertit le lecteur à plusieurs reprises que la vali-

dité de certains de ses propos peut être obsolète dans les années à venir. La démarche proposée par l'auteure est de grande qualité. Elle identifie ainsi un vide dans la littérature de vulgarisation pour amener des éléments de compréhension de la pathologie mentale. L'approche pluridisciplinaire de cet ouvrage est d'un grand intérêt en matière de connaissance générale. Divers éléments décrits sont toujours d'actualité. Par ailleurs, les données qui peuvent sembler désuètes gardent un profond intérêt historique. C'est ainsi que le livre témoigne de la pensée d'une époque, d'un moment particulier de la psychiatrie américaine et donc devient à son tour un maillon de l'histoire.

Les récits de vie qui sont présents viennent étoffer le contenu, mais ils permettent également de rendre la maladie mentale moins abstraite. Car elle est parfois perçue comme une image vue au travers d'un kaléidoscope, produisant fascination mais également perplexité. On pourrait alors penser *The broken brain*, comme un ouvrage qui tente de restaurer cette image diffractée existant dans la société occidentale.

Sofia Gardella
Assistante spécialiste associée,
Hôpital Paul-Guiraud
gardella.sofi@gmail.com